

20. Nunzio LA FAUCI. — *Relazioni e differenze. Questioni di linguistica razionale*, Palermo, Sellerio, 2011, 306 p.

Relazioni e differenze (relations et différences), comme les principes heuristiques de Saussure dont il sera souvent question dans ce livre ; linguistique *rationnelle*, parce que, sauf dans le noyau central (mené dans le cadre de la grammaire relationnelle), les analyses sont menées de façon volontairement dépouillée, par l'exercice strict de déductions logiques.

Le volume rassemble des articles remaniés — quelquefois retraduits vers l'italien (2 et 14) — à partir de publications dans des lieux différents et à des dates qui couvrent un peu moins d'une vingtaine d'années (de 1991 à 2009).

La présentation n'est pas chronologique mais thématique. Les matériaux sont regroupés deux à deux (hormis les deux derniers) en micro parties, sous des sous-titres toujours binaires, partition qui fait écho au titre général de l'ouvrage. Celui-ci est doté de deux index, l'un pour les notions, l'autre pour les auteurs, qu'ils soient ceux des textes analysés ou des linguistes mentionnés dans les études. Le premier est bien sûr un outil utile pour le repérage des développements des notions mais il constitue en même temps une autre façon de renforcer la cohésion thématique visée par le remaniement des articles. Toutes les références sont rassemblées dans une bibliographie commune.

L'article liminaire « Farsi strada » (pp. 15-22) constitue tout à la fois un manifeste de l'attitude d'un chercheur authentique, selon les vœux de l'auteur, et un préambule à la lecture du volume. Il prône une observation expérimentale hors de « l'inextricable forêt d'une (con)science conformiste, faite de préjugés séculaires et de lieux communs » (p. 17). Il est également, dans sa partie médiane, un hommage émouvant au travail discret mais combien intelligent de la langue de W. von Humboldt, mal compris par ses détracteurs, et à l'isolement de Ferdinand de Saussure.

Même s'il peut se lire de façon non linéaire au gré de notre curiosité pour la variété des sujets abordés, le recueil est composé selon une architecture soignée : le premier binôme *Tutto e parti* (Tout et parties, pp. 25-56) désacralise certaines idées reçues ; le deuxième *Funzioni ed esperimenti* (Fonctions et expérimentations, pp. 59-89) constitue une sorte de galop d'essai portant sur des faits linguistiques circonscrits : la subordination finale d'une part, et les catégories si banales de l'article, du verbe et du nom, d'autre part. La partie substantielle du volume est constituée par les deux groupes *Processi e sistemi* (Procès et systèmes, études 5 et 6) et *Testi e grammatiche* (Textes et grammaires, études 9 et 10) où les trois premières études se répondent et se complètent par leur regard convergent sur le système verbal. Puis le groupe *Proprio e comune* (Propre et commun, pp. 201-219) propose deux analyses sur le nom propre ; il constitue une sorte de transition pour un retour vers les hommes, vers certaines figures de linguistes (« *Pensieri e persone* », Pensées et personnes, pp. 223-252) et vers les linguistes opérants que sont les locuteurs italiens (« *Varietà e nazione* », Variétés et nation, pp. 255-265). Quatre-vingt dix aphorismes de linguistique rationnelle viennent clore le volume comme autant d'amorces possibles de réflexion linguistique.

Revenons à chaque « paire » d'articles — que nous parcourrons progressivement — et au premier binôme *Tutto e parti*. Dans « *Sulla problematica esistenza delle parole* » (Sur l'existence problématique des mots, pp. 25-36), l'auteur s'oppose à une conception de la langue comme un jeu de *Lego* où chaque élément posséderait une valeur intrinsèque, qu'il suffirait de combiner avec d'autres, position largement répandue. C'est en particulier celle de Chomsky dont il critique vigoureusement le « merge » (N. Chomsky 2008), faussement innovant. Pour NLF, faisant écho aux travaux de M. Gross, aux

propositions du *Lexique Grammaire* et fondamentalement, aux principes saussuriens de relations, « la langue n'a pas de lexique avant d'avoir une syntaxe » (p. 33). Le statut du mot, malgré les invitations de Saussure, n'a pas encore reçu de description satisfaisante.

L'étude « *Paradossi della paratassi* » (Paradoxes de la parataxe, pp. 37-66) interroge et démonte les notions d'hypotaxe et de parataxe. La linéarité de cette dernière lui donne une apparence de simplicité majeure par rapport à l'hypotaxe mais le sens s'y construit par des relations implicites qui mettent davantage l'interlocuteur à contribution ; ce serait là d'ailleurs un trait qui en expliquerait une mémorisation plus grande et non le fait qu'elle serait le propre de l'oral. Les pages 53-54 proposent une réflexion intéressante sur parataxe, oral et écrit, au prisme de la mémoire. La démonstration s'appuie au départ sur un exemple dantesque dit de parahypotaxe (*S'io dissi falso, e tu falsasti il conio*, *Inf XXX*, 115) que NLF resitue avec soin dans son cadre interlocutif. Puis ce sont le célèbre *Veni. Vidi. Vici*, le biblique *Au commencement était le Verbe* et deux publicités de Martini (*Martini ? There's a party* et *No Martini. No party*) qui viennent étayer l'analyse. De façon très saussurienne, la coordination est marqueur tout à la fois de différence (début relatif) et de relation.

Funzioni ed esperimenti, funzioni des éléments de la subordonnée finale et fonctions d'éléments très ordinaires de la phrase, relues par des *expérimentations*. Dans l'étude 3 « *Subordinazione finale* » (pp. 59-73), l'auteur renvoie dos à dos fonctionnalistes et formalistes pour leur incapacité à décrire la subordonnée finale de façon convaincante. Cet article constitue l'occasion de redire les propositions d'analyse déjà explicitées dans un article paru dans *Langue française* (N. La Fauci 1988) mais mal comprises et escamotées par G. Gross et M. Prandi (2004). À la place d'une conception de la subordonnée finale régie par le sujet principal avec plus ou moins de contraintes (et qui rendent compte bien difficilement de phrases telles *ces tapis sont imprégnés d'une solution, pour les nettoyer plus facilement ; les portes s'entrouvriraient sur son passage, histoire de mieux l'observer ; une mouche éphémère naît à neuf heures du matin... pour mourir à cinq heures du soir*), il propose de considérer la conjonction-même comme une troisième prédication, une prédication intermédiaire avec son sujet qui gouvernerait la co-référence. Les exemples sur lesquels NLF s'appuie sont ceux de l'étude de M. Piot (1979), ce qui permet au lecteur de mieux appréhender le point de divergence des deux analyses puisque cette dernière rattache le trait sémantique de la conjonction au sujet de la principale.

La quatrième étude, *Articoli, nomi e altri oggetti linguistici funzionalmente non-identificati* (articles, noms et autres objets linguistiques fonctionnellement non identifiés, pp. 74-89, titre qui fait écho à celui d'un autre ouvrage de N. La Fauci 2001) met en évidence la non-fonctionnalité de certaines idées reçues sur lesquelles, par confort, nous nous appuyons. Qu'est ce qui fait qu'une phrase telle que *Gian Maria fa il poliziotto* puisse être interprétée en italien de trois façons différentes, étiquetées par l'auteur

PERSONA « Gian Maria joue le rôle du policier », HABITUS « Gian Maria a l'attitude d'un policier », NEGOTIUM « Gian Maria est policier de profession » ? Les trois éléments triviaux — verbe *fare*, Art et N — sont passés au crible de leurs fonctionnements différents, au long d'une analyse méticuleuse et enjouée qui fait conclure que ces éléments, « à la barbe de leur aspect catégoriel », ne sont correctement décrits que par les relations qu'ils entretiennent entre eux.

Le groupe *Processi e sistemi* correspond à deux études sur les systèmes verbaux : l'une (5) porte sur l'évolution du latin aux langues romanes des formes verbales avec HABEO tandis que le point de départ de l'autre (6) est justement la distribution différente de celui-ci en français et en italien. La première : *Tempo e tipi : dinamiche morfosintattiche latino-romanze* (pp. 93-128). Face aux études morphosyntaxiques diachroniques mécanistes ou à l'idée que l'ordre linéaire reflète l'organisation fonctionnelle de la langue, la grammaire relationnelle offre, aux yeux de l'auteur, un cadre cohérent : « les propositions sont des nœuds de relations, c'est-à-dire d'interdépendances syntaxiques qui entretiennent entre elles non seulement des rapports syntagmatiques mais aussi paradigmatiques. C'est pourquoi leurs configurations s'articulent sur un ou plusieurs niveaux de composition » (p. 93) et n'aplatissent pas ou ne déforment pas la hiérarchie des éléments entrant en jeu. Dans une première partie, l'auteur pose les bases nécessaires à la compréhension des explications qui suivront, les illustrant d'une dizaine d'occurrences en latin. Les propriétés linguistiques ne sont pas intrinsèques mais révélées par oppositions ; la notion de *multiattachment* permet de rendre compte de mécanismes de co-référence comme ceux des réfléchis (*et cingor fulgetibus armis*). Puis l'analyse (§ 2) part du non alignement entre le système casuel latin (qui oppose l'accusatif au nominatif) et la morphologie verbale qui révèle à la fois la concordance (liée au nominatif) et le système de la diathèse (opposition moyenne / non moyenne dite traditionnellement active), extérieur aux deux premiers. Le côté marqué du moyen dans la diathèse valorise un sous ensemble particulier du nominatif. L'opposition moyen/non-moyen parcourt tout le spectre tempo-aspectuel avec un effet particulier au parfait. C'est dans l'opposition surdéterminée entre moyen et non moyen qu'il faut identifier la condition à des dynamiques grammaticales qui conduiront à l'opposition actif – non actif. En latin, le déclencheur est l'extension de HABEO vers la fonction d'auxiliaire de prédicats verbaux (qui rend manifeste une valeur oppositive non moyenne), dans le cadre plus général d'une opposition de la fonction HABEO à celle de SUM. Cette explication systémique s'avère plus convaincante que le recours à l'hypothèse d'une grammaticalisation lexicale et atomiste, telle celle qu'aurait voulu démontrer F. Rovai (2008) malgré des données contradictoires (mais compatibles avec l'explication présentée ici, cf. pp. 108-109, note 13). Et comme dans d'autres de ses écrits, NLF explicite les ultimes phases du développement roman de HABEO auxiliaire et des variations romanes de l'accord avec le participe parfait. Dans ce cadre, la disparition de la déclinaison latine

revêt une tout autre explication (§ 3, pp. 114-118), ainsi que l'ordre des mots qui lui est souvent lié dans les descriptions (§ 4). C'est un faisceau complexe de phénomènes que l'auteur met en corrélation et il s'agit d'une des études les plus denses du volume. Pour des raisons évidentes d'économie spatiale, le discours s'articule à partir de travaux antérieurs de l'auteur auxquels le lecteur est souvent renvoyé¹, ce qui rend quelquefois la lecture un peu ingrate. Cette étude et tous les travaux auxquels elle réfère mériteraient un développement autonome et plus ample que l'espace qui leur est donné ici.

L'article 6, *Greco antico e francese, vedico e italiano : valori di forme predicative* (Grec ancien et français, védique et italien : valeurs des formes prédicatives, pp. 129-150) interroge, de façon insolite et originale, deux groupes de variétés indo-européennes (grec ancien et védique d'une part, français et italien, d'autre part) pour les faire interagir. L'opposition passif – non passif est-elle reconductible à un cadre grammatical qui puisse rendre compte à la fois des constantes et des divergences ? Le recours du français aux formes surcomposées de l'auxiliaire HABEO (*avait été*) versus SUM en italien (*era stato*) ne peut être expliqué par un choix lexical fondé sur des caractéristiques sémantiques mais par un schéma d'auxiliation lié aux formes de la fonction prédicative et l'analyse se situe donc au niveau morpo-syntaxique. Il s'agit d'une voie ouverte par D. Perlmutter (1985) et déjà empruntée avec succès par N. La Fauci 1989. Les systèmes du védique et du grec sont corrélés et différents selon un rapport assez semblable à celui qui unit italien et français, argument pour considérer ces phénomènes non plus à l'aune de « bizarreries » mais de systèmes analogues, certes éloignés chronologiquement. L'étude est un plaidoyer et une illustration d'une méthode fondée sur la manipulation rigoureuse d'oppositions.

Le groupe *Testi e grammatiche* porte exclusivement sur l'italien ancien. Même si elle en est dissociée typographiquement, l'analyse *Armonia differenziale nel volgare di Dante* (Harmonie différentielle dans le « Vulgaire » de Dante, pp. 153-167) constitue le pendant illustratif en italien de l'étude 5 et la suite chronologique de la redistribution HABEO / SUM, initiée en latin. Sa version est abrégée par rapport à son original et si elle s'articule mieux ainsi avec les études qui l'entourent ici, nous regrettons sa première version.

La huitième étude *Linguistica e siciliano antico : le particelle ndi e ni* (Linguistique et sicilien ancien : les particules *ndi* et *ni*, pp. 168-197) constitue une petite perle de démonstration rationnelle, par sa minutie et sa progression socratique. Que penser de la datation ancienne de l'assimilation régressive dans l'aire méridionale ? Telle est la question initiale provoquée par un article d'A. Varvaro (1979-80). Parce que les morphèmes fonctionnels sont plus représentatifs numériquement que les morphèmes lexicaux (uniques objets d'analyse de l'étude citée), NLF étudie la variation *ni* et *ndi*,

1. p. 98, n. 5 ; p. 100 ; p. 101, n. 9 ; p. 103, n. 10 ; p. 113, n. 20, etc.

in corpore vili dans de nombreuses *scripta* siciliennes, trop peu étudiées. L'auteur classe les données de façon quadripartite (propriété grammaticale : ± Pronom de 1^{re} pers Plur, et phénoménique : ± présence du -d- du latin *inde*). Il ne néglige pas les occurrences quelque peu excentriques auxquelles il accorde une analyse initiale très soignée ; il pèse les variations à l'aune de la structure syntaxique et des autres occurrences dans le texte. L'analyse infirme l'hypothèse d'une étymologie commune pour *ndi* et *ne* (Pronom 1^{re} Pers. Plur). Ainsi, un regard grammatical va au-delà d'une classification graphique/phonétique des mots selon l'apparition ou l'absence du trait considéré et intègre celui-ci dans un système d'interdépendances structurales convaincant. Le lecteur parcourt avec une curiosité jubilatoire cette étude substantielle et rigoureuse. Par sa méthode et ses conclusions, elle sort du cercle fermé des recherches historiques érudites et partielles sur l'italien ancien pour ouvrir à des considérations plus amples sur les langues romanes.

Le titre *Proprio e comune* (Propre et commun) du cinquième groupe joue sur l'opposition nom propre / nom commun et la dénonciation de lieux trop communément admis. *Nomi propri, luoghi comuni* (Noms propres, lieux communs, pp. 201-209) analyse le nom propre en fonction prédicative (*far il Catone*, Martial XI, 39 ; *far l'Amleto, il Bovary*) et met à mal l'opposition nom propre – nom commun de nos grammaires. On retrouve le *fare* HABITUS de l'étude antérieure 4, caractérisé ici également par la possibilité d'une paraphrase avec un verbe « de-onomastique » en *-eggiare*. Cette particularité est impossible dans le cas d'un nom propre NEGOTIUM (*fare il cicerone* / **ciceroneggia*). Contre toute attente, c'est dans la construction HABITUS que l'accord en nombre entre le sujet et le nom prédicatif est obligatoire (*con tre cognati polemici e logorroici, capisci, quando tutti insieme attaccano a fare i Ciceroni, c'è solo da scappare*) alors qu'il est facultatif dans le cas de NEGOTIUM (*i miei tre cognati fanno i ciceroni/ il cicerone*). La primauté que tout locuteur donne naturellement au nom propre en matière d'accord au pluriel est ainsi battue en brèche. L'étude élargit ces contraintes et ces conclusions à des expressions quotidiennes (*fare il briccone/ il pignolo* tout comme *fare il Casimiro*, etc.) pour conclure, avec Sapir, qu'une recherche doit se débarrasser des « patterns » (Sapir, note 8), des « frontières <catégorielles> fixées par une idéologie grammaticale » pour faire corps avec son objet.

L'étude 10, *Il circuito delle antonomasie* (le circuit des antonomases, pp. 210-219), est amusante tant par la quotidienneté des exemples qui appuient la démonstration que par l'humour des commentaires de l'auteur. L'on part du constat malheureusement trop fréquent de la pluralité des définitions pour un même terme. En effet, *antonomase* recouvre : a) la substitution d'un nom propre par une périphrase ou un appellatif, b) le mécanisme inverse, à savoir la substitution d'un appellatif par un nom propre (Lausberg 1967), c) une construction qui présuppose antérieurement une construction prédicative métaphorique (ou métonymique, selon les auteurs), *ce cerbère me contraignit à renoncer à la visite du parc*. Les deux premières ont une portée métalinguistique

claire et présentent une détermination fixe, à article défini, la dernière (à article indéfini ou autre déterminant approprié) est dite non-métalinguistique puisqu'elle ne correspond pas à la forme linguistique par laquelle, ici, le gardien est habituellement désigné. NLF part de la curiosité culturelle qu'a été le succès du *Guépard* pour démontrer l'intrication des deux procédés (métalinguistique et non-marqué). L'étude montre leur circularité sans fin dans la langue, à travers des exemples pétillants.

Le groupe « *Pensieri e persone* » (*Pensées et personnes*) éclaire des épisodes de l'histoire de la linguistique. Les deux études abordent sans ambages les luttes meurtrières qui ont parcouru l'histoire de la linguistique. L'étude 11, « Ascoli, Saussure, Meillet » (pp. 223-233), revient sur une réponse, datée du 4 janvier 1984, de Saussure à Antoine Meillet, son « disciple ». Pour NLF, l'ironie est évidente et il appuie sa relecture à la fois sur les termes mêmes de la lettre et sur une confrontation avec d'autres courriers échangés avec l'italien Ascoli, la même année. Le fait qu'A. Meillet se soit proclamé l'élève ou le disciple de Saussure, malgré les réticences du « maître », a occulté une partie de la pensée de celui-ci.

L'étude 12 (« Saussure, Jakobson, Chomsky », pp. 234-252) est une mise au point « militante » sévère sur certains faux acquis de la linguistique. Le ton est incisif. NLF revient sur le problème du mot (cf. étude 1). L'opposition de Saussure à considérer la langue comme une nomenclature, malgré le relais de W. Humboldt ou du Cercle de Prague, a été vaine si l'on considère certaines interrogations récentes d'U. Eco ou des ouvrages tels celui de S. Pinker 1999. Chez Jakobson, c'est le flou descriptif et analytique qui entoure les notions de *fonctions* et de *but* qui est dénoncé, la fausse clarté de ses propositions, l'ambiguïté de son fonctionnalisme pourtant emblématique de sa pensée (p. 243), sa téléologie naïve (« Déterminée par la projection de l'intention comme par une cause finale, l'expression linguistique atteint son but de façon linéaire », p. 244). NLF oppose la finesse de Sapir — dont on a repris à l'identique le titre de son ouvrage *Language* — au « rêve réductionniste, aveuglement formaliste et néogrammairien » de Bloomfield et de ses disciples (pp. 246-248). Les critiques les plus fortes vont à Chomsky (pp. 245-252 et voir aussi l'étude 1). Même si ce dernier a condamné dans un premier temps la perspective néo-grammairienne de Bloomfield, il n'a jamais, en fait, abandonné l'analyse en constituants immédiats. « Figure emblématique d'une modernité désormais putrescente, c'est un conservateur qui s'est exhibé comme prophète de palingénésie » (p. 252).

L'ensemble des articles se clôt par un essai « *Varietà e nazione, l'identità linguistica italiana* » (13), non couplé comme pour en souligner l'importance ou la position originale. Comment élucider cette énigme qu'est l'identité linguistique italienne ? En effet, comment concilier la conscience d'être une communauté linguistique nationale avec (par delà et à travers) la multiplicité des parlers ? NLF propose une conception dynamique, fondée sur une adhésion en quelque sorte épi-consciente et quotidienne de chaque locuteur italien à une interprétation relationnelle de la variation. Cette proposition

stimulante — qui reconduirait à celles de Dante (*De Vulgari Eloquentiae*, I, XVI, 1, p. 259) — permet de sortir de l'impasse ou de la circularité des travaux sur le sujet. Elle résonne comme un hymne à la joie *sui generis*, tant la confiance en l'homme est grande et contraste avec le ton critique et sceptique du groupe d'études précédent.

Avec un jeu de mot entre *principiare* (« commencer ») et l'évocation de « principes », le volume termine sur une série d'axiomes (*Principiare e non finire, faccette di linguistica razionale*) qui construisent de façon graduelle le raisonnement linguistique de l'auteur, qu'il voudrait faire nôtre. *Système, fonction, langue et parole* (p. 278) y sont repris avec soin. Si la dernière réflexion est pessimiste (ou désabusée), « le chemin vers la connaissance de la langue et vers la connaissance de l'homme doit encore être entrepris », l'antépénultième (LXXXVIII, p. 280) correspond, à nos yeux, à une des contributions majeures de NLF à la linguistique romane, à une clef heuristique féconde que certains de ces travaux ont illustrée de façon convaincante : « étudier le changement linguistique signifie déterminer comment la permanence de l'harmonie systémique cause l'apparence du devenir ».

Quelques regrets formels qui n'enlèvent rien à l'intérêt du volume. Pour comprendre la grammaire relationnelle qui sous-tend les analyses centrales du volume, des indications sur les métatermes ou les notions utilisées sont données au fil des pages (essentiellement l'étude 3, pp. 59-61 et l'étude 5) ou dans les notes². Pour qui a peu de familiarité avec cette approche, la lecture n'est pas toujours aisée puisqu'il faut la reconstruire. Rassembler ces notions dans un ensemble explicatif ou faire remonter les pages 93 et suivantes en annexe à l'article liminaire, eût été fort utile. D'autre part, les renvois nombreux à d'autres écrits de l'auteur — que le lecteur ne possède pas nécessairement sur ses rayonnages — présentent le même inconvénient.

Des formulations ne sont pas toujours charitables pour la communauté des linguistes (les « paladins d'un réalisme mal compris » (p. 155), les « vulgarités de la pléthore de ses épigones fonctionnalistes » (p. 245), « la paresse intellectuelle de la grande majorité des linguistes... » (p. 278, LXVI), le « zèle idéologique conformiste » (p. 278, LXVII), etc. et pourront agacer certains ou empêcher quelquefois l'adhésion à ces relectures, pourtant souvent rafraîchissantes. Certaines sont cependant savoureuses comme les « lunettes normatives » des linguistes français lorsqu'il s'agit de variation (note 12, p. 46), ses moqueries contre les expressions spatiales à la mode actuellement (« à droite, à gauche », p. 39, n. 4), contre l'admiration un peu

2. Par exemple, p. 59, n. 1 ; p. 61 note *argument* et *prédicat* ; p. 157, n. 11 sur le passif ; p. 159, n. 12, pour comprendre le métaterme « hérité » et la conception à strates ; p. 159, n. 13 pour la lecture des représentations à strates, note répétée autrement par la note 26, p. 167. — La difficulté est quelquefois accrue par des rappels d'une note à l'autre : la note 6, page 76 renvoie à la note 3, p. 61 dans un autre développement par lequel le lecteur n'est pas nécessairement passé ; la note 3, p. 61 renvoie à l'étude 5, p. 93 sv.

rapide pour ce qui peut apparaître comme nouveauté (n. 7, p. 32) ou bien encore, nos tartufferies rhétoriques pour camoufler nos défaites (p. 129). Le ton est plaisant lorsque l'auteur part en guerre contre les partisans de la fuite explicative par le *continuum* et ses « pouvoirs thaumaturgiques » (p. 45).

En bref, le volume constitue un ensemble aux tonalités variées, riche par les sujets abordés, dense et documenté par la culture linguistique qui le sous-tend, convaincant par ses analyses exigeantes et stimulant pour les lectures renouvelées qu'il propose. Bien des études de ce volume sont autant de fenêtres ouvertes sur un air vivifiant.

Catherine CAMUGLI GALLARDO
Université de Paris Ouest & MoDyCo UMR CNRS 7114